

Consultations qui tournent mal

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 34

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223414>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Jadis, le village de Schuls a retenti du fracas des batailles. Des écrivains et des poètes ont célébré ces glorieux faits d'armes. Un chant, bien connu de nos chorales vaudoises, ne commence-t-il pas par ces deux vers :

*A Schuls, au cimetière,
Le sang rougit la terre.*

J'ai dit que l'entrée du Parc national était marquée par la borne gigantesque du Piz d'Esen dominant le village de Scaf. Ici, à une faible distance du village de Schuls, le Piz Pisoc est une autre borne de ce mystérieux parc aux frontières sinueuses, lequel s'étend sur un vaste territoire de vallons déserts et de montagnes dolomites, couvrant une étendue d'environ 150 km².

C'est le soir. Le train remonte la vallée. Tandis que les pics échancrés de la Basse-Engadine sont dorés par le soleil couchant, nos regards ne peuvent se détacher de la masse imposante formée par le château de Tarasp qui, du haut de son éminence, semble écraser toute la contrée.

Jean des Sapins.

Aménités conjugales. — Mme Pesson, d'un ton revêche, à son mari qui rentre de son cercle un peu plus tard que d'habitude :

— Je me demande le plaisir qu'on peut avoir à boire quand on n'a plus soif !

— Mon Dieu, ma chère amie, c'est sans doute un plaisir analogue à celui qu'éprouve à se regarder dans un miroir une femme qui n'est plus jolie.

À l'école. — Le maître explique à ses élèves attentifs que les Grecs possédaient dans l'antiquité de superbes établissements de bains, connus sous le nom de « Therme ».

Alors, le jeune Isaac se s'écrier : « Ah, je comprends pourquoi mon papa a dit l'autre jour à ma maman : « Si le propriétaire vient pour son terme, tu l'enverras baigner... ! »

CONSULTATIONS QUI TOURNENT MAL.

LES grands médecins appelés en consultation au chevet de malades graves ont quelquefois des mésaventures tragi-comiques.

Le professeur Widal de Paris, mort il y a quelques mois, fut appelé une fois en consultation en même temps qu'un de ses anciens collaborateurs. Après l'auscultation du malade, les deux hommes se retirent dans une pièce contiguë pour établir leur diagnostic.

— Patron, dit le collaborateur, je suis bien content de vous voir. Imaginez-vous que j'ai sur le ventre des petits boutons qui m'embêtent...

— Peuh ! ça doit être de l'urticaire, fait Widal.

— Je m'en sais rien... Je n'aime pas ça...

— Eh bien ! faites-moi voir ça...

Le veston et le gilet enlevés, la chemise ouverte, le collaborateur se livre à l'examen de Widal qui bavarde, palpe, s'arrête, conte une anecdote en passant, s'attarde.

Ce fut dans cette posture bizarre que les parents du malade, fous d'inquiétude, les surprirent en ouvrant la porte.

L'explication fut dénuée d'aménité.

Une aventure plus ennuyeuse arriva encore au professeur Widal. Il est appelé en consultation en province, dans un château, avec Sicard et Babinski. Les trois hommes ne s'étaient pas vus depuis fort longtemps. Dès qu'ils furent seuls, ils se tapèrent joyeusement sur l'épaule.

— Eh bien ! vieux, comment va, depuis les temps ?

Ils échangèrent quelques souvenirs de blagues mémorables.

A ce moment, Babinski aperçut une armure couronnée d'un superbe casque. Il le prit, et, par blague, le mit sur sa tête. Le déclin joua, la visière se referma et Babinski, qui riait beaucoup, commença à rire un peu moins. En vain Sicard et Widal s'efforcèrent-ils de faire jouer le fameux déclin. En vain tentèrent-ils ensuite de libérer Babinski. Celui-ci se retenait pour ne pas hurler de douleur sous les efforts trop vigoureux

de ses amis. Au bout d'un quart d'heure, suants, essoufflés, rendus, Sicard et Widal renoncèrent à retirer le casque. Un bref conciliabule eut lieu. Que fallait-il faire ? Finalement, Sicard entrebâilla la porte et passa la tête. Toute la famille de la malade se précipita, angoissée :

— Alors, docteur ? Alors ?

— Alors, fit Sicard un peu ennuyé, il faut envoyer chercher un serrurier.

— Un serrurier ? répéta la famille sidérée.

— Oui... parce que voilà... il va falloir faire faire un appareil, alors... je... nous voudrions parler au serrurier...

Une demi-heure s'écoula Babinski, dans son casque affirmait qu'il allait périr asphyxié. Enfin le serrurier fut là. On lui expliqua le cas. Plein d'ardeur, il s'efforça de venir à bout du casque récalcitrant. Babinski, gémissant, disait qu'il sentait sa dernière heure arriver. Vaillamment, le déclin de la visière résista à tous les outils du serrurier. La consternation fut générale. Puis, il fallut bien se résigner à la seule ressource possible. Sicard et Widal, peu fiers, avouèrent la vérité à la famille qui sanglotait d'anxiété. En une minute, Babinski fut délivré. Mais leur départ du château fut extrêmement rapide.

IMPRESSIONS DE BAL.

L'U'Y eut-il de nouveau dans les bals, ce dernier hiver.

Les robes furent plus longues. Les femmes redevenant plus femmes, un peu de grâce semblait vouloir revenir.

A côté des robes plus longues, les courtes paraissaient déjà ridicules.

Le jazz, qui ne devait pas durer, dure.

Il n'est pas encore ridicule, lui. Mais cela pourra arriver, puisque c'est le sort de toute chose bénéficiant de l'engouement de la mode.

En attendant, il dure. Comment ne durerait-il pas ?

Il a, dans son répertoire, une danse qui est le mouvement perpétuel : le fox-trot. Le fox-trot donne prétexte à de fort jolies mélodies, c'est entendu. Mais ce rythme, ce rythme obsédant, ce rythme qui a la prétention de tout accompagner, qui accompagnerait le Clair de Lune de Werther aussi bien que l'Ave Maria de Gounod, tout ce que vous voudrez.

Aux programmes de bals, figurent aussi : le one-step, la java, le boston, le tango, etc. Mais le mouvement irrésistible, c'est le fox-trot. Il emporte les musiciens qui se mettent à danser sur leur chaise, et cela peut durer toute une nuit, cela pourrait durer... toujours.

Le jazz tient bon pour une autre raison.

Un jour, un jazz en vogue m'a dit :

— La musique, mon vieux, c'est du commerce.

Avec ce sens pratique, qui n'est pas souvent le fait des artistes, évidemment, on peut aller loin.

Le jazz s'est adjoint un précieux collaborateur : le saxophone « le noble et tendre saxophone encanaillé depuis la guerre dans les musiques trépidantes et nègres » a-t-on écrit quelque part.

Comme le jazz, le saxophone est un enfant gâté, et partant, aussi exigeant que son collègue.

— Que jouez-vous ?

— Le violon.

— Pour faire la partie de violon, je préfère un saxo.

— Que jouez-vous ?

— Le violoncelle.

— Un saxo me fait la partie de violoncelle.

— Que jouez-vous ? La flûte ? la clarinette ? le hautbois ? Dans beaucoup de musiques de bal, on n'écrit plus pour ces instruments-là.

On voit encore des trompettes, des trombones dans les orchestres-jazz ; bientôt on n'y verra plus que des saxophones.

Après... après, espérons que cela changera.

Un jour, c'est possible qu'on se souvienne que la variété des timbres fait la richesse de l'orchestre, même au bal.

Maurice Dupont.

LE FIL D'OR.

A mon voisin Pierre.

MON voisin, comme vous rentriez des champs, ce tantôt, je vous ai entendu échanger avec votre compagnon des propos peu aimables au sujet des poteaux dont une compagnie vaudoise a jalonné le pays.

Vous redescendiez de votre champ des Bretillettes et sans doute du haut de cette colline aviez-vous été frappé une fois de plus du nombre de ces malheureux poteaux. Et je vous entendais accabler d'épithètes malsonnantes « ces vilains piquets », ces dangereuses lignes à haute tension, ces transformateurs, isolateurs, interrupteurs, compteurs, moteurs, que sais-je ?

Que sera-ce quand sur chacun de nos toits villageois se dresseront les antennes, les pylônes, les cadres de stations particulières réceptrices et expéditrices d'ondes herziennes ? Vous espérez n'être plus de ce monde à ce moment-là ? Mais vous êtes jeune, mon voisin, jeune et fort ; et bien que vous soyez naturellement réfractaire au progrès, vous finirez par y venir vous aussi. N'avez-vous pas déjà acheté une faucheuse, une auto, une scie à moteur ? N'avez-vous pas la lumière électrique dans vos étables, à la grange et dans votre habitation ? Et le téléphone ? Vous êtes un des derniers abonnés de la station, mais quel abonné !

Votre jardin touche le mien ; et pourtant vous n'hésitez pas à décrocher votre cornet et à appeler mon numéro pour un oui et pour un non.

— Combien avez-vous vendu vos œufs cette semaine, voisine ?

— Avez-vous acheté les petits porcs de la Christine ? On les dit bons ; je crois que ce serait une bonne affaire.

— Pouvez-vous me prêter le semoir ?

— Voulez-vous la herse à prairie cet après-midi ?

...Et tant d'autres renseignements, conseils, nouvelles, qu'on n'irait ni donner, ni chercher, mais que cette merveilleuse invention du téléphone met dans votre vie de chaque jour avec, en plus, le brin de causerie dont on ne se prive pas entre voisins... et voisine !

Tout cela c'est le progrès. Pourquoi grogner, maugréer contre les moyens qui vous amènent ce progrès ?

Ces poteaux, c'est laid ; peut-être — mais c'est utile — et d'ailleurs qui vous dit que c'est vraiment laid ?

Ecoutez-moi encore un petit moment, voisin, je ne veux pas vous faire de la morale, je veux seulement vous raconter ce que j'ai vu cet après-midi en me promenant du côté des Biolles.

Les fils électriques (oui, parfaitement, ceux de la grande ligne des Forces de Joux, ceux que vous invectivez chaque fois que vos pas vous portent au bois ou au champ), eh bien ! ces fils, ils étaient d'or, mon voisin ; ils conduisaient par volts ou ampères, mais ils conduisaient jusqu'à moi, du fond de la plaine vaudoise, un long rayon de lumière, un rayon d'or, balancé d'un poteau à l'autre.

Chez nous, rien ne gêne la ligne. Les côtaux ont été franchis, les vallons traversés, les champs parcourus et, dans la forêt, une tranchée profonde et nette lui ouvre une route au travers de la houle des arbres.

Sur chaque poteau une bande rouge, un écriteau jaune que vous connaissez bien : « Danger de mort ! »

Ah ! c'est gai, n'est-ce pas, de travailler dans les champs, ou les vignes où passe, violente et mystérieuse, cette force terrible : la haute tension ! Elle est portée par les fils de cuivre d'un poteau à l'autre, depuis le creux de Montcherand jusqu'à la frontière française du Jura neuchâtelois.

A tort ou à raison, mon voisin, vous n'aimez pas, en temps d'orage, le voisinage du réseau. Et quand, à la vigne, vos mîoches s'appuient au poteau pour goûter ou se reposer, comme vous les secouez, les pauvrets ! « Crapaud de gamin ! veux-tu filer loin de ce poteau ! »